

Abelle de la Nouvelle-Orleans. PEARL BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, New Orleans, La. 70002

FOR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDE AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Shows temperature for March 16, 1912, with readings for 7h, 4h, 3p, and 6p.

SOMMAIRE. 2me PAGE. Feuilleton. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'actualité. La Permission, Henry Lavedan de l'Académie française. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le Merle. Le diamant de la cuisine. Le Traître, René Maizeroy. Cuisine. 8me PAGE. Mondanités. Le Revenant.

Le papier d'aluminium.

Quand nous étions enfants notre chocolat était toujours entouré de papier d'étain qui, grâce à sa souplesse et à sa facilité, se prêtait à bien des passe-temps innocents que peut-être ne connaîtront plus nos descendants.

Le papier d'étain trouve aujourd'hui un concurrent qui s'affirme redoutable dans le papier d'aluminium.

La mise au point de la fabrication du papier d'aluminium a été fort délicate, mais aujourd'hui après plusieurs années d'essais, c'est chose faite, et depuis quelques mois déjà cette production a pris une importance considérable.

On part de lingots coulés vers 750° on lamine à 420°. Le laminage se fait en six passes, jusqu'à une épaisseur de 4,100 de millimètres; il n'y a qu'un recuit intermédiaire après la deuxième passe.

C'est bien peu de chose que 4,100 de millimètre, mais c'est encore trop pour une lame qui doit être extra-mince.

Pour aller plus loin, on procède soit par battage, soit par laminage. Pour battre une feuille d'aluminium, on l'intercale entre deux feuilles de zinc et on la soumet aux chocs successifs de marteaux de 150 kilos donnant 300 coups à la minute.

Pour le laminage, les bandes sont graissées et laminées par deux jusqu'à l'épaisseur de 2,100 et par quatre jusqu'à 1,100.

Ces opérations, qui semblent fort simples à décrire, sont, en réalité, l'une et l'autre extrêmement délicates.

lui, et les commandes, de ce chef, arrivèrent si nombreuses en Auvergne que les montagnards eurent la plus grande peine à satisfaire aux demandes: il en est résulté une hausse très sensible de ce produit. Et voilà pourquoi on ne voit pas d'un mauvais œil, dans les montagnes du Cantal, la pénétration française au Maroc.

LA PERMISSION

LE CAPITAINE.—VARON, "consacrit."

La cour de la caserne est déserte sous un grand soleil. Au beau milieu, le capitaine, un bon gros père, tout rouge. Varon traverse la cour en hâte et arrive près de lui.

Le Capitaine.—Ah! vous voilà, Varon? Varon.—Oui, mon capitaine. Le Capitaine.—Je vous ai fait demander, Varon, parce que je ne suis pas content de vous. (Etomement respectueux et muet de Varon.) C'est-à-dire que je suis enchanté de vous, enchanter, sacrébleu! vous êtes le meilleur soldat de ma compagnie.

Varon.—Mon capitaine... Le Capitaine.—Me coupez pas. Le meilleur. Vous êtes propre. Vous savez votre théorie sur le bout du doigt... vos armes sont tenues comme des pièces d'estimajour... vous êtes un modèle et je vous propose à tous en exemple. Je vous fais là, sacrébleu, des compliments gros comme ma cuisse, que j'ai pas pour habitude de faire, non! Mais vous, c'est particulier. Seulement, en même temps que tout ça, je suis pas content de vous.

Varon.—Mais... mon... Le Capitaine.—Pourquoi? Je vois vous le dire. Je vous ai fait donner les galons de premier soldat, vous allez passer caporal dans quinze jours. Vous serez sergent quand vous voudrez, si vous continuez. Tout ça, c'est très gentil. Mais il y a une chose qui me chiffonne, et depuis longtemps, et qu'est pas naturelle, sacrébleu! Vous ne devinez pas?

Varon.—Non, mon capitaine. Le Capitaine.—Eh bien, c'est que vous ne demandez jamais de permission le dimanche, sacrébleu! Varon.—Moi! Le Capitaine.—Oui, vous, nom d'une quille! Je voudrais vous en donner. Vous êtes le seul qui le méritez? M'en demandez pas! Mettez-vous à ma place? De quoi est-ce que j'ai, moi, vot' supérieur? Va falloir maintenant que ça soye moi qui me mette à votre disposition? C'est un peu fort! Enfin, je n'ai tout de même, parce que j'pense que vous êtes tout neuf, que c'est votre première année, que vous êtes timide et que vous n'osez peut-être pas? Faut oser, mon vieux.

Varon.—Mon capitaine... Le Capitaine.—Non? Eh bien, en ce cas... Varon.—Aucune, mon capitaine, aucune. Je ne demande rien. Le Capitaine.—Mais moi je vous offre.

Varon.—Merci, mon capitaine. Vous êtes bien bon. Le Capitaine.—Vous refusez? Varon.—Oui, mon capitaine. Le Capitaine.—"Furieux." Tu refuses, espèce de pterro? Ah ça! est-ce que tu te fiches de moi? Varon.—Non, mon capitaine. Le Capitaine.—Regarde ma fiote; non, mais regarde-la bien. La regarde-tu? Varon.—Je la regarde, mon capitaine. Le Capitaine.—Ecoute-la à présent. Sais-tu ce que je commence à croire? dis?

Varon.—Non, mon capitaine. Le Capitaine.—C'est que je m'apprete à revenir sur ton compte. Et qu'avec toutes tes qualités... tu n'es peut-être qu'un faux bon sujet?... Ah mais, parfaitement, un simulateur! Sale simulateur, nom d'une quille!

pour avoir des permissions, toi seul t'en demandes pas? Et quand je t'en donne, malgré toi, espèce de caillou, tu refuses! Qu'est-ce qui m'a fichu un pareil phénomène... j'aime pas ça, les phénomènes... j'en veux pas dans mon bataillon. Allons, réponds à l'ordre et lève les yeux...

Varon.—Oui, mon capitaine. Le Capitaine.—Pourquoi tu ne sors jamais le dimanche? Varon.—Parce que... mon... Le Capitaine.—C'est un veu! Varon.—Non, mon cap... Le Capitaine.—Alors! T'as donc pas une Jeanette en ville? Varon.—Non, mon capitaine! Le Capitaine.—Non! T'es une emplâtre! un navet! Je te fais pas mes compliments. Et pourquoi ça, t'as pas de bonne amie? Varon.—Parce que, mon cap... Le Capitaine.—Hé! Varon.—Ça m'est défendu! Le Capitaine.—Défendu? Varon, fermement.—Je suis réminariste, mon capitaine.

Le Capitaine.—Absurdi.—Ah... tu... oh!... Ah! tu es esminariste... Tiens... tiens... (Un silence.) Ainsi, vous êtes un sac-a-dos!... Varon.—Oui, mon capitaine. Le Capitaine.—Savais pas. S'explique alors... s'explique tout seul. Je retire... Mais pourquoi vous ne le disiez pas tout de suite? Vous me laissez partir et m'échouffier... Varon.—J'avais peur que ça ne contrarie mon capitaine.

Le Capitaine.—Moi! Pourquoi? Est-ce que vous me prenez pour un imbécile? Seulement, alors, je ne comprends plus. Quand on est du séminaire, N. de D., on va à la messe, et puis à vêpres, et tout le train des épages! Pourquoi vous ne me demandez pas de permission pour faire vos histoires? Varon.—Parce que, mon capitaine, j'ai pensé en arrivant que bien sûr je ne pourrais pas avoir régulièrement tous les dimanches, la permission de la journée pendant trois ans de suite. Alors, pour cette raison, et puis en même temps pour me priver, par sacrifice personnel, j'ai résolu de ne sortir jamais pendant mes trois ans. Seulement le dimanche, une fois mon service fini, je fais mes prières et je lis mes offices à part.

Le Capitaine.—Oui. S'explique alors. Parce qu'autrement... En somme, soyez franc, vous détestez le métier? Varon.—Non, mon capitaine. Le Capitaine.—Ment-z pas. C'est vilain pour un curé. Varon.—Je ne mens pas. Le Capitaine.—Si. Vous faites tout de première pour faire plaisir au bon Dieu, et au Pape, mais, dans le fond, ça vous dégoûte?

Varon.—Pas du tout, mon capitaine. J'aime beaucoup, beaucoup l'armée... et mes camarades, et mes chefs, tout. Le Capitaine.—Ça vous plaît? Vous êtes orgueilleux d'avoir des grades? C'est vrai, ça? Varon.—Oui, mon capitaine. Je suis enchanté de passer bientôt caporal.

Le Capitaine.—A la fin de votre temps, si vous voulez, vous pourriez être sergent-major, vous savez. Varon.—J'essaierai, mon capitaine. Le Capitaine.—Deux galons d'or et l'épée, ça ne dépend que de vous. Et alors, une fois sergent-major, à ce moment-là... dame... eh! ("Il lui cligne de l'œil.") Varon.—Quoi donc, mon capitaine? Le Capitaine.—Pourquoi ne rengardez-vous pas? Varon.—Non, mon capitaine! Le Capitaine.—Lâcher la robe noire? Saint-Maixent... Vous passez l'examen comme une lettre à la poste, vous êtes officier... Vous pouvez ensuite arriver avec plus hauts grades, comme moi, capitaine! Ça ne vous tente pas? Vous êtes difficile! Vous n'aimez pas mieux être capitaine que curé?

Varon.—Non, mon capitaine. Le Capitaine.—Ça ne vous empêche pas d'aller à confesse, si vous voulez, d'être capitaine? A preuve que ma femme y va et fait ses Pâques. Varon.—Je sais bien... Mais... non... C'est ma vocation de porter la soutane. Le Capitaine.—L'entends. Si c'est votre vocation, mon garçon... S'explique en ce cas. Y a pas à chanter. C'est égal... C'est donc bien amusant de dire la messe?

Varon.—C'est mon désir. Et puis, on est utile, on peut faire du bien. Le Capitaine.—Eh bien, et nous, l'armée, est-ce que nous faisons du mal? Varon.—Je ne dis pas ça, mon capitaine. Mais ce n'est pas la même chose. Et puis il faut des deux, voyez-vous! Comme il faut des soldats, dans un pays, il faut des prêtres. Le Capitaine.—Oui... évidemment. Pour les dames et les enfants. Varon.—Quelques fois aussi pour les hommes, mon capitaine.

Le Capitaine.—Je ne dis pas pas... Enfin tout ça... suffit... Ça touche à la politique... "Morus". Et puis, ça vous retient, après tout. Moi, je suis soldat. Le bon Dieu... l'âme qui déserte son corps, le paradis et les garçons de la-haut, après qu'on a cliqué... Ça ne m'a jamais empêché de jeter mon abîme! Mais enfin, je ne suis pas hostile.

Y a de bons prêtres. J'en ai connu un, un ancien aumônier, qui fumait sa pipe et buvait la goutte comme un saint. Et couvert de blessures, sacrébleu! Comme ça, je les comprends mieux. Mais j'y pense, nom d'une quille, puisque vous êtes de la partie... vous savez le latin, N. de D. Rosa la rose?

Varon.—Oui, mon capitaine. Le Capitaine.—Ça se trouve à merveille. J'ai mon dernier, Gustave, un sacré petit tambour qui prépare sa cinquième, qui est gentil, mais cancre et fainéant comme n'y en a pas! Vous viendrez tous les dimanches à la maison me le faire travailler, sacrébleu! Ça va? Varon.—Oui, mon capitaine. Le Capitaine.—Vous déjeunez avec nous? Varon.—Oh! mon capitaine.

Le Capitaine.—Si. Me coupez pas. Et après... eh bien, vous serez libre... pourriez aller faire la fête dans les églises. Priez pour moi, nom d'une quille! Varon.—Oui, mon capitaine. Le Capitaine.—Bonne. Maintenant que je sais qui vous êtes... je vous tiendrai à l'œil... je guelle après vous, Varon, mais c'est parce que je vous estime. Si tous mes soldats ils étaient curés, ça m'embêterait bougrement, mais ils vaudraient souvent plus cher. Là-dessus, au nom du Père... à dimanche! Rompez.

Henri LAVEDAN, de l'Académie française.

LE REVENANT

Ceux qui ne connaissent pas le moulin de Coqueret apprendront qu'il se niche dans la verdure, au bord de la boue, derrière un épais rideau de peupliers.

Les bourgeois des environs, amateurs de pêche à la ligne, entrent dans ce moulin comme à l'auberge, pour manger, pour boire ou pour causer un brin. Le meunier et la meunière les y reçoivent toujours "à la bonne franquette"... Le cidre y est particulièrement frais, l'omellette baveuse, le jambon succulent. On peut, enfin, s'y reposer à l'ombre, et se laisser aller à la joie calme des heures, loin des ennuis et des soucis quotidiens.

C'est au moulin Coqueret, un soir d'hiver, au retour de la pêche, que j'appris l'existence d'un revenant dans le pays. Après de la cheminée de la grande salle, une nombreuse "société" se pressait ce soir-là.

Sans compter le meunier et sa femme, on y pouvait voir Jacques Genvrin, le taupier; Jean Rault, l'fossoyeur; la mère Bigle, la vieille lessivière; Elia Duchemin, la vieille ravadeuse; plus une demi-douzaine de garçons et de filles dont je ne me rappelle pas les noms... Serrés les uns contre les autres, chaise contre chaise, le teint pâle, les regards étrangement fixes, ces gens causaient à voix basse, d'un ton mystérieux.

Je venais de les saluer d'un mot, à la ronde, sans oser les interrompre ni les interrompre, quand la mère Bigle me demanda tout de go: —Vous souvenez-vous de Pierre Chenu? PUIS, sans attendre ma réponse: —Pierre Chenu, ce vieux grigou, cette "manière" de sercier qui habitait ici même à cent mètres du village, dans une sale bi-coque où je n'aurais pas logé mon chien... Vous vous souvenez, n'est-ce pas? Oui! Eh bien! Pierre Chenu est mort depuis huit jours...

Je crus devoir m'apitoyer: —Le pauvre homme! —Ne le plaignez pas, car il n'est mort et bien mort que pour faire "endever" le monde. —Comment cela? —C'est bien simple! Il "revient" tout uniment. Il revient tout mort qu'il est. Nous l'avons tous vu... Demandez au taupier, au fossoyeur, et à la ravadeuse si je mens. Les assistants mis en cause hochaient la tête d'un geste grave. L'affirmation de la mère Bigle acquiesçait ainsi une réelle valeur. —Chacun sait, continua la bonne femme, que ce "haricotier" de Chenu a eu toute sa vie la patte plus croche que de raison, et qu'il a volé naguère plusieurs sillons de champ de François Letemplier, son voisin. Letemplier avait porté plainte au juge, bien honnêtement. Mais va-t'en voir! Chenu, lui, avait eu la malice de déplacer la pierre de bornage qui séparait les deux terrains. Le juge n'a rien pu débrouiller. L'affaire a traîné comme traînent les mauvaises causes, jusqu'au décès de Chenu. Car il est décédé, monsieur, avec ses sillons volés sur la conscience, lourde chose pour un mauvais chrétien!

—Je vous crois... Maintenant son spectre se promène toutes les nuits, le long du champ de Letemplier, sur le bord de la route... Il porte dans ses mains la fameuse pierre de bornage et il crie à tout venant: —Où la mettre? Où la mettre? Vous pensez à les gens d'ici se ramassant à la brune. On n'ose plus, le soir, sortir de chez soi.

Pendant que la mère Bigle revenait haleine, je prononçai très érébréement: —Au lieu de fuir devant ce terrible père Chenu, en laissant sa question sans réponse, on pourrait peut-être lui rappeler l'endroit où il a pris l'objet litigieux, lui indiquer où replacer sa pierre... —Nous y avons bien songé, intervint le taupier. Mais voilà? personne ne connaît au juste les limites du bornage. Le templier lui-même ne s'en souvient pas... —D'ailleurs, ajouta Elia la ravadeuse, il ne fait pas bon s'approcher des fantômes. Tenez! je m'en revenais l'autre soir, sur le tard, ayant eu tort de m'attarder à boire quelques moques de cidre... A chacun ses défauts, n'est-ce pas vrai?

—Hélas! soupira la mère Bigle, qui professait pour le péché minime de la ravadeuse un amour indiscutable et secret. —Eh bien! en longeant le champ de Letemplier, j'ai vu Chenu comme je vous vois... Il était tout blanc dans son sinécure et il courait... Ah! le maudit bonhomme! Il courait, avec sa grosse pierre dans les mains, droit sur moi, à pique de galop... —Où la mettre? hurrait-il. Où la mettre? J'avais des fourmis aux jambes, la tremblote aux dents et trente-six chandelles dans les yeux. Je lâchai, cependant, un petit bonheur: —Je suis-ti, moi!...

Alors, mes amis, je reçus un coup, un maître coup!... comme me fit le clocher de la paroisse m'était tombé sur le dos. Je passai dans le fossé, jambes par-dessus tête, et je ne m'y réveillai qu'à l'aube "assoté" et toute "ébrélué". Vraie bonne gens, il n'est pas prudent de répondre à Chenu... La ravadeuse colorait son récit par une mimique impressionnante. Les gens l'écoutaient, muets et déçus. —En vérité, l'épouvante étendait ses lugubres ailes sur tous les habitants de Coqueret. Le moulin s'en était habitué, semblait enseveli dans le marasme... Or, comme je n'y étais pas présentement venu pour broyer du noir ou pour discuter sur la réalité ou sur la non-réalité d'une apparition fantastique, je pris le sage parti de souhaiter le bonsoir à la compagnie et de rentrer chez moi.

Le goût de la pêche ne me ramena à Coqueret qu'au bout d'un mois par un matin délicieux. La rivière coulait sous un voile de vapeurs légères. Les pleurs de la rose éteint lent sur l'herbe de ses berges. Des martins-pêcheurs la parcouraient d'un vol circulaire et des libellules disaient de couleurs chatoyantes les cimes neigeuses des ciguës. Les touffes d'iris jaunes, et les pointes des roseaux. Le meunier, qui levait les vannes de son bief, m'accueillit de loin par un amical bonjour. —Et que que je me fus rapproché: —Que devenez-vous donc? On ne vous voit plus. J'objectai d'importants travaux, de graves occupations. —Taratata! Je sais que vous ne venez pas au pays pour vous "empâturer" d'affaires sérieuses. Avez-vous plutôt que le revenant vous a fait peur? —Dame! fis-je en riant, on aurait peur à moins.

—S'il en est ainsi, vous pouvez maintenant et sans crainte fréquenter Coqueret. Morte la bête, mort le venin! Le spectre est disparu, fondu, évanoui. Mais c'est une histoire qui gagne à être "arrosée". Entrez donc un peu boire un pot. J'obéis à l'aimable invitation du meunier... Quand nous eûmes vidé le premier verre, il m'en versa un second en disant: —Vous savez à quel point le revenant vous empoisonnait. Les terreur la plus folle nous paralyseait tous, si tôt la nuit close. J'imagine que cette ennuieuse situation durerait encore si, d'aventure, le gars Gustin, mon grand valet, ne nous avait enfin débarrassés de ce brigand de Chenu.

Il y a une quinzaine environ, le gars revenant du bourg, vers les onze heures du soir, avec un "charretil" de blé à moudre, quand il aperçut le fantôme errant tout courbé sous le poids de sa pierre au bord du champ de Letemplier. Bien entendu, il cria, comme d'habitude: —"Où la mettre?" Mon grand valet n'a pas froid aux yeux, je vous prie de croire. Il court les chemins jour et nuit avec ses charrettes et ne craint ni allants ni revenants.

Il arrêta net ses percherons, empoigna son fouet par le manche et se campa résolument face à Chenu. Le vieux criminel répétait toujours: —"Où la mettre? Où la mettre?..." —"Eh! bougre d'imbécile, lui répliqua alors mon gars Gustin, mets-là où tu l'as prise et fiche-toi de la paix!"

Gustin prétend que Chenu, si tôt ces paroles dites, poussa un grand cri de joie et lâcha sa pierre juste au bord du fossé, à peu près vers le milieu du champ. Il dispara ensuite en fumée. Faut croire qu'il n'attendait que la réponse de

mon valet pour finir son purgatoire sur terre, car depuis que tout le monde connaît cette dernière aventure, personne ne l'a revu... —Vous av. z. di. je au meunier, un serviteur bien intelligent. —Il n'est surtout point "soufflé". Voyez-vous, ajouta-t-il sur un ton de confiance, le cidre est "raide fort" par ici... Ceux qui en absorbent trop ont tendance à prendre les vessis pour des lanternes... Et dans un large rire, levant son verre, il conclut: —J'avais toujours pensé que le fantôme de Chenu était une force. Les bonnes idées d'un homme à jeun détruisent tous les rêves des ivrognes qui voient les choses de travers. A votre santé!

Le vrai Chantecler. "Comedia" nous apprend, d'après un journal italien, que la forme primitive de l'opéra dramatique de M. Rostand était fort différente du "Chantecler" donné à la Porte-Saint-Martin et joué en tournée par M. Le Bargy. Le premier "Chantecler" était un poème patriotique, voire même chauvin dont l'action était en partie empruntée aux événements de 1870.

Le second acte se passait au sommet d'un vieux chêne et, dans la conspiration des oiseaux de nuit, on reconnaissait nettement les personnages auxquels l'auteur voulait faire allusion. C'est ainsi que le grand-duc qui chante un hymne à la nuit, personnifiait Bismarck, tandis que dans l'oiseau qui exposait le plan de bataille, on retrouvait une caricature de Moltke.

Le coq blanc qui provoquait Chantecler par des insultes, n'était autre que l'empereur allemand, avide de détruire une fois pour toutes, ce coq gaulois dont le modeste courage, lui est insupportable.

A la fin Chantecler mourait, le cœur brisé de s'être obstiné à vouloir demeurer le soutien et le protecteur des faibles. Quelques années seules connurent cette première version d'après laquelle, on le voit, le poète aurait consenti à des sacrifices inouïs. Un de ces initiés fut un célèbre poète italien qui devait traduire la pièce. C'est lui qui vient de couler ces souvenirs "historiques" à un rédacteur du "Corriere della Sera", auquel nous laissons la responsabilité de ces curieuses révélations.

Le sarcophage des Augustins. On a mis à jour, et transporté dans la crypte municipale du Père-Lachaise, le sarcophage découvert ces jours derniers au cours de fouilles effectuées à l'angle du quai et de la rue des Grands Augustins, dans le terrain de l'ancien couvent du même nom.

Le cercueil, de forme anthropomorphe, est en plomb, d'une épaisseur de 22 centimètres. La tête est formée par une circoufférence mesurant également 22 centimètres de diamètre. L'autre extrémité du cercueil est également arrondie. Enfin, le sarcophage mesure à sa plus grande largeur, aux épaules, 50 centimètres, et à 1 m. 76 de longueur.

Il porte, gravé, sur une plaque de cuivre rouge, l'inscription suivante: "Hic repose le corps de Dame Thérèse-Angele qui fut épouse de Messire Anne-François de Paris, chevalier seigneur de la Brosse et autres lieux, conseil du Roy, Prévôt en sa chambre, des Comptes, décedée le 21 juillet 1722, âgée de 60 ans."

M. Charles Magne, inspecteur des fouilles archéologiques de Paris, va entreprendre des recherches pour retrouver sa famille. —Vous savez à quel point le revenant vous empoisonnait. Les terreur la plus folle nous paralyseait tous, si tôt la nuit close. J'imagine que cette ennuieuse situation durerait encore si, d'aventure, le gars Gustin, mon grand valet, ne nous avait enfin débarrassés de ce brigand de Chenu.

Il y a une quinzaine environ, le gars revenant du bourg, vers les onze heures du soir, avec un "charretil" de blé à moudre, quand il aperçut le fantôme errant tout courbé sous le poids de sa pierre au bord du champ de Letemplier. Bien entendu, il cria, comme d'habitude: —"Où la mettre?" Mon grand valet n'a pas froid aux yeux, je vous prie de croire. Il court les chemins jour et nuit avec ses charrettes et ne craint ni allants ni revenants.

Il arrêta net ses percherons, empoigna son fouet par le manche et se campa résolument face à Chenu. Le vieux criminel répétait toujours: —"Où la mettre? Où la mettre?..." —"Eh! bougre d'imbécile, lui répliqua alors mon gars Gustin, mets-là où tu l'as prise et fiche-toi de la paix!" Gustin prétend que Chenu, si tôt ces paroles dites, poussa un grand cri de joie et lâcha sa pierre juste au bord du fossé, à peu près vers le milieu du champ. Il dispara ensuite en fumée. Faut croire qu'il n'attendait que la réponse de

nier et a obtenu dès ses débuts un immense succès. Au nombre des artistes qui se contentent M. Drew, il faut citer: Mlle Mary Boland et Mlle Louise Drew.

CRESCENT. L'excellent comédien Jolly B. Clifford, que notre public n'avait pas eu l'occasion d'applaudir depuis trois ou quatre ans, reparait ce soir au Crescent, dans une amusante comédie musicale "The Girl, the Man and the Game".

Billy Clifford est trop connu des habitués du Crescent pour qu'il soit nécessaire de leur présenter; il suffit de dire qu'il est entouré d'une troupe nombreuse dans laquelle brillent plusieurs étoiles de première grandeur, dont Mlle Mae Collins et Ida May, qui toutes deux ont remporté de brillants succès à New York.

"The Girl, the Man and the Game" tiendra l'affiche toute la semaine et sera donné trois fois en matinée, mardi, jeudi et samedi. THEATRE DAUPHINE. La célèbre troupe de grand opéra Lambardi, qui a déjà remporté de nombreux succès à la Nouvelle-Orléans, commence ce soir au théâtre Dauphine un engagement d'une semaine.

La plupart des artistes de la troupe Lambardi étant originaires de la Belle Italie, les divers opéras inscrits au programme seront chantés en italien. C'est "Rigoletto", le célèbre Opéra de Verdi, qui tiendra l'affiche dimanche soir, avec Mme Lilia Levy de Florence, dans le rôle de Gilda; M. Salvatore Sciarretta, ténor lyrique, qui jusqu'à récemment faisait partie de la troupe du Metropolitan Opera de New York, tiendra le rôle du duc de Mantoue; M. Michele Gioacchini, tiendra le rôle de Rigoletto; la distribution comprend encore Mme Adalgisa Giana, soprano, rôle de Magliana et M. Alceste Mori, basse, rôle de Sparafucile.

La troupe recrutée par l'imprésario Lambardi comprend un grand nombre d'artistes, dont les noms sont bien connus, et tout fait prévoir qu'il y aura foule à chaque représentation donnée cette semaine au Dauphine. Le programme du reste ne laisse rien à désirer, on peut en juger: Lundi soir, "Le Trouvère". Mardi soir, "Thais". Mercredi matinée, "Rigoletto", mercredi soir, "Le Trouvère". Jeudi soir, "Le Barbier de Séville". Vendredi soir, "Cavalleria Rusticana" et "Paillassé". Samedi matinée, "Thais", samedi soir, "Lucie de Lamermoor".

Dimanche soir, "Cavalleria Rusticana" et "Paillassé". Tout changement qui pourrait survenir dans ce programme sera annoncé à l'avance. ORPHEUM. Les habitués de l'Orpheum seront, sans aucun doute, enchantés du programme qui doit être inauguré demain après-midi.

Ce programme égalera, surpassera même, les plus intéressants de la saison, qui cependant peuvent être classés parmi les meilleurs du genre. Parmi les numéros à sensation il faut tout particulièrement citer celui qui sera présenté par Odiva, la femme p. ison.

Ses exercices sont d'une telle hardiesse, d'une telle grâce que le succès obtenu par cette artiste sur les deux continents s'explique aisément. Le numéro présenté par Odiva est en outre absolument nouveau. Elle plonge d'une certaine hauteur dans un immense réservoir en verre, rempli de poissons rouges; elle mange, coud, fait sa toilette, tout cela au-dessous de la surface de l'eau, en pleine vue des spectateurs. Une jolie comédie en un acte de H. A. Rolfe "The Leading Lady" sera jouée par la troupe de Marguerite Honey. Citons encore la troupe Charles et Fannie Van dans une pièce qui a pour titre "A Case of Emergency"; les comédiens Inness et Ryan; la flûtiste européenne Panita; les danseurs Williams et Segal, et pour finir le cinématographe. THEATRE GREENWALL. Un nouveau programme de vaudeville, comprenant plusieurs numéros très intéressants, sera donné à partir d'aujourd'hui au théâtre Greenwall.

La troupe James P. Lee jouera une petite comédie musicale en un acte, "Facing the Music". Le nouveau programme comprend aussi: la chanteuse Florence Russell, la pianiste Musical Dot; les comédiens Le Clair et West; et les frères Scott acrobates dont les tours sortent absolument de l'ordinaire. Des vues cinématographiques nouvelles et intéressantes viendront heureusement compléter cet excellent programme.

THEATRES. TULANE.

Il y aura relâche aujourd'hui au théâtre Tulane, l'engagement de M. John Drew ne commençant que lundi soir. L'éminent acteur américain, secondé par une troupe de premier ordre, interprétera la plus récente comédie du dramaturge Hubert Henry Davies, "A Single Man". Cette pièce a été mise à la scène dans le courant de l'été der-